

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 2. Chapitre II

L'affaire alla vent en poupe. Le plan primitif du village disparut des archives de la Municipalité. L'indemnité fut votée généreusement et payée comptant. Quelques mois après, les nouvelles rues étaient ouvertes au trafic public, au grand contentement de la population, alors que l'opposition tombée enfin de son dada criait que c'était un vol, une indignité et que de la Espada trouvait le moyen de louer dans ***La Epoca*** l'initiative de la Municipalité et le désintéressement patriotique de Maurice Gomez Herrera, chef éminent de la police de la province et prodige de Los Sunchos qui se sacrifiait à son développement. Mais l'affaire était à longue échéance et, à ce moment-là, le plan de vendre toute cette terre divisée en lots et d'en obtenir un prix élevé n'était qu'en partie réalisable bien qu'elle se trouvât au coeur même de Los Sunchos. L'heure des folles spéculations n'était pas encore arrivée et il était nécessaire de l'attendre. Cependant, confiant dans l'avenir et à l'imitation de

quelques hommes d'affaires résolus, je retirai de l'argent de la Banque pour édifier quelques maisons aux endroits les plus proches de la place publique, entourant le reste de palissades, dans l'attente d'une époque plus propice. Comme il me restait encore quelque argent disponible, peu à vrai dire, je voulus amortir ma dette envers Vazquez et j'allai le voir, lui apportant un chèque de cinq mille pesos.

- *C'est inutile ! – me dit-il – J'ai remboursé mon parent et je n'en ai nullement besoin. Si le cas se présente, je te la demanderai et tu me paieras tout ensemble. Tu en as plus besoin que moi tant que tu n'auras pas arrangé tes affaires. La seule chose que je te demande, c'est que si tu me vois dans l'embarras et si tu peux le faire, tu me rembourses ce peu d'argent avec autant de plaisir que j'en eus à te le prêter.*

- *Oh ! de cela tu peux être sûr – m'écriai-je – devrais-je me retirer le pain de la bouche !*

Les choses étant résolues d'une façon attrayante, je pensai alors à m'accorder des vacances, d'autant plus que le pays était

tranquille, rongéant son frein qui parfois lui paraissait dur, mais sans pouvoir le « *tordre* », comme aurait dit don Higinio.

J'allai me divertir à Buenos Aires où affluait alors, plus que jamais, tout ce qu'il y avait de brillant en province, en nom, fortune ou position sociale.

Comme la première fois, après avoir jeté ma gourme en allant au théâtre et en m'accordant d'autres distractions moins innocentes, je rendis visite à mes amis et parents et, enfin, renouai d'utiles relations officielles et en nouai d'autres, notamment avec le Président de la République. C'était, cette fois, un homme encore jeune, très créole et cultivant l'épigramme, qui clignait toujours imperceptiblement d'un oeil et qui, grand connaisseur du coeur humain et de ses faiblesses, ne faisait jamais voir dans l'intimité s'il parlait sérieusement ou s'il mystifiait son interlocuteur. Il devait devenir, dix ou quinze ans plus tard, très différent de ce qu'il était alors, c'est-à-dire le type du gaucho raffiné au point de cacher presque complètement son origine qui se révélait à peine – mais se révélait tout de même – entre autres choses à son empressement à conter ou à écouter des

anecdotes, comme ses ancêtres se complaisaient aux interminables veillées. Maintenant que j'y pense mieux, je crois qu'il le faisait exprès pour mieux démontrer aux porténiens son caractère de pur enfant du pays, et j'ai presque envie de lui en être reconnaissant. Je fus surpris qu'il me connût de nom, sans me rendre compte que tous ces personnages sont toujours informés lorsqu'une visite leur est annoncée, de ce qu'il sût ce que j'avais fait jusqu'alors et qu'il me parlât de *petit père* comme d'un vieil ami avec qui il avait fait je ne sais quelle campagne, celle du Paraguay, je crois, alors qu'il était simple lieutenant. Son accueil me remplit de satisfaction, il ne m'avait pas reçu comme n'importe qui, mais m'avait démontré une haute estime et une grande confiance dans mon avenir, me promettant presque toutes sortes de distinctions. Je crus, tenir le monde dans ma main, mais on ne tarda pas à me dire que le président était le même avec tous et qu'il aurait traité pareillement son pire ennemi. Je ne voulus pas le croire. Comment alors avait-il tant d'amis et de partisans si décidés dans un pays qui, s'il a hérité beaucoup de la noblesse espagnole, a appris aussi des Indiens la formule sacrée du « *donnant, donnant* » ?

- *Enfin, monsieur le Président – pensai-je –, il en sera ce qu'il en sera. Je n'ai pas à danser à chaque morceau que l'on me joue, ce qui ne signifie pas que je refuse de marcher derrière la musique et de marquer le pas comme le premier venu. Ce que je respecte tout d'abord, c'est l'autorité. Et encore plus maintenant que je suis, moi aussi, une autorité ! ...*

En terminant l'entrevue qui fut agréable et sans cérémonie, je lui demandai qu'il ne m'oubliât pas et me considérât toujours comme un serviteur dévoué et un ami.

- *Venez me voir souvent, Gomez Herrera – me répondit-il –. J'ai toujours plaisir à parler avec des garçons comme vous et entendre leurs opinions.*

Je renouvelai, en effet, ma visite, mais voyant que ce n'était qu'à la longue que je pourrais en tirer profit, malgré leur intérêt évident – les entrevues ne pouvaient être plus agréables – je résolus de repartir, laissant cependant derrière moi la conviction que j'étais un élément sur lequel on pouvait compter en n'importe quelle circonstance.

- *Allez sans crainte ! Je vous connais*

bien – furent les dernières paroles du Président qui ne se souvint plus de moi, sans doute parce qu'il me connaissait mieux que moi-même et savait qu'il n'y avait rien à craindre ni à attendre de moi.

En somme, ce voyage, mon intimité apparente avec le Président – j'avais eu soin de donner de la publicité à mes visites – et mes relations évidentes avec des personnalités sociales et politiques de Buenos Aires, ne contribuèrent pas peu à augmenter mon prestige et, enfin, à fixer sur moi les regards de l'opposition toujours envieuse. De retour dans ma capitale, de nouveau à la tête de la police, et donnant la dernière main à l'affaire de la propriété, je repris ma vie de jouisseur, jouant au club toutes les nuits, profitant des opportunités amoureuses qui s'offraient à moi, pas tant dans les hautes sphères que dans les bas-fonds plus accessibles et beaucoup moins compromettants. Mais, mes libéralités et mes façons de grand seigneur déplurent à pas mal de gens. Ainsi, comme je m'étais fait une cour d'adulateurs, je me fis aussi une phalange d'ennemis irréconciliables,

jusque dans les rangs de mon propre parti. Ces derniers étaient les plus à craindre car ce sont ceux qui sont le plus au courant de vos faits et gestes, qui connaissent le mieux le défaut de votre cuirasse et peuvent vous attaquer dans l'ombre avec impunité. Si ce n'avait été quelque correligionnaire envieux, personne ne se serait rappelé, peut-être, que je conservais encore mon poste de député et que c'était là un fait plus facile à prouver que n'importe quelle accusation de mauvaise administration ou de mauvaises moeurs. Aussi, rappela-t-on mon « *oubli à renoncer à la députation et le fait inconcevable que je continuais à recevoir une indemnité parlementaire tandis que je touchais également mes appointements de chef de la police, et d'autres profits* ». Je ne tardai pas à me rendre compte qu'il s'agissait de quelques camarades de parti qui, effrayés de mon influence naissante, de mon élévation brusque, avaient cherché un concurrent à m'opposer, mais un concurrent qu'ils croyaient plus facile à dominer que moi, s'il parvenait au triomphe, et leur choix s'était porté sur le brillant

docteur, honneur de sa province, mon ami Pedro Vazquez. Ainsi, les ennemis, pour faire passer un mauvais moment au Gouvernement, et les amis pour me le faire passer à moi, se rappelèrent, à un moment donné, qu'il y avait une députation virtuellement vacante.

Mes adversaires voyaient en Pedro l'universitaire théoricien qui prodiguait son éloquence sans rien demander en échange et se laisserait conduire dans la pratique par le bout du nez ; ils le considéraient donc beaucoup plus à leur convenance. Le gouverneur Benavides, entouré et influencé par les politiciens, ne tarda pas à convenir qu'il était nécessaire de me retirer la députation et de la donner à Vazquez, mais, quoique décidé à le faire, il cherchait la manière de ne pas trop m'irriter, de m'arracher la dent sans douleur ... Le résultat de l'intrigue me parut si évident, que je résolus d'en précipiter le cours en la faisant tourner en ma faveur autant était possible. Et à peine y pensai-je que je mis mon plan sur pied.

Dégrossi par mes voyages à la capitale et par la fréquentation que j'y avais faite des grands restaurants,

j'avais gardé l'habitude de raffiner mes repas, comme je raffinais mon habillement et mes manières. J'avais non seulement à la maison un cuisinier qui savait préparer quelques plats à la française, mais à l'hôtel, au club, au restaurant, j'exigeais toujours des mets finement cuisinés. Si je puis maintenant rire de mes premiers menus pleins de candeur, à vrai dire il y avait alors en province peu de gourmets sachant manger comme moi et donner aux vins une place adéquate dans un déjeuner ou un dîner. Vazquez, dont les tendances furent toujours aristocratiques, bien qu'il ne voulût pas en convenir, et qui aimait la vie confortable, s'aperçut à son retour à la ville de mon raffinement et se proposa d'en profiter en mangeant avec moi aussi souvent qu'il le pouvait quoique sans idée de gourmandise, en simple apprenti sybarite. A notre table, toujours servie du mieux qu'il était possible, et avec les vins les plus authentiques que l'on pouvait trouver, nous méprisions – avec quelle erreur! – la savoureuse cuisine provinciale et ses potages généreux comme le *cafayate*. Mais, nous parlions aussi d'autres choses, surtout de

Maria Blanca.

- *Tu n'as jamais eu l'idée d'être député ?* – lui demandai-je un soir, alors que nous dînions au Club en tête à tête.
- *Mon vieux, je crois t'avoir déjà dit une fois ce que je pensais à ce sujet-là ... et tu le pris assez mal.*
- *Oui, mais peut-être as-tu changé d'opinion depuis. Toi qui es docteur, qui as étudié, tu verras qu'il y en a beaucoup qui figurent à la Chambre qui ne te valent pas, qui ne me valaient même pas quand je fus nommé député.*
- *C'est vrai ... Les faits sont là ... Il n'est pas possible de les nier.*
- *Dans ce cas, accepterais-tu une députation ?*
- *En voilà une question ! On y pense quand on vous fait une offre.*
- *C'est le cas.*
- *Comment ?*
- *Oui. Je t'offre la députation. Jette-l'offre !* – répétais-je, en accentuant chaque syllabe.
- *Ne plaisante pas !*
- *Ce n'est pas une plaisanterie.*

Je lui racontai alors comment, d'une certaine façon, la députation de

Los Sunchos était vacante et comment il pouvait devenir député sans avoir à lutter contre personne. Il ne voulait pas me croire. Et quand il me crut, il fut envahi de scrupules.

- *Dans ce cas, je ne serais pas élu! C'est le Gouvernement qui me nommerait !*
- *Tu serais élu comme les autres, et avec cet énorme avantage que tu n'aurais pas d'engagements car, somme toute, je serais ton Grand Electeur. Allons ! Autorise-moi à agir et je t'assure qu'avant trois mois tu feras des merveilles à la Chambre.*

Il feignit de croire que c'était une plaisanterie et cela lui permit de me donner pleins pouvoirs. Puis, s'attendrissant un peu, il me fit cette déclaration :

- *Si ces rêves se réalisaient, ce serait une grande chance pour moi. Non pour la politique, non, mais ma fiancée a certaines idées. Parfois je la crois trop ambitieuse !*
- *Ta fiancée ? Elle est enfin ta fiancée?*
- *Non, mais cela sera. Tout va très bien.*

- *De sorte que l'on peut encore tenter sa chance ... sans se mettre à la traverse* – dis-je en plaisantant.

Cette nuit-là, mis en verve par ma proposition inattendue et, peut-être aussi, par un petit vin très capiteux que venait de recevoir le gérant du Club, il parla avec plus de loquacité que jamais, et se permit de faire un examen de ma modeste individualité. Avant d'essayer de me rappeler ses paroles, je tâcherai de dire ce que je pensais de lui et l'impression qu'il me produit encore maintenant. Un peu taciturne et enclin à la mélancolie, il cherchait sûrement en moi un contraste qui l'animerait ; il s'amusait beaucoup de n'importe laquelle des idées qui me venaient à l'esprit, même des plus bêtes, à cause sans doute de ce même contraste, sans oublier pour cela de discuter ce qu'il appelait mes « *doctrines ou mes paradoxes* ». Avant de partir de Los Sunchos, il écrivait des vers – mauvais à vrai dire – mais il y renonça quand il se prépara au doctorat, non pour leur présomptueuse indigence, mais parce que « *le vers obligeait* – assurait-il – *à abandonner une partie de sa pensée, et parfois à écrire quelque chose qu'il*

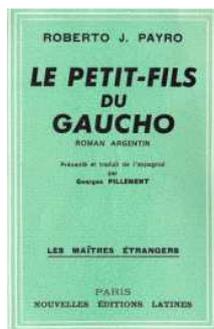
n'avait pas pensé ». Mais il ajoutait avec beaucoup de sens commun que *« quant à faire des vers moyens, mieux valait écrire des lettres à la famille »*. Quand je le traitais de théoricien, il soutenait qu'il *« étudiait les hommes et les choses en les préférant aux livres, mais qu'on ne doit pas négliger les livres car ils sont la synthèse des études antérieures et, surtout, la plus agréable des occupations »*. Il me vint une fois à l'idée qu'il m'avait pris comme *anima vile* pour me disséquer dans ses études psychologiques, mais même si cela était, je le lui pardonnerais avec plaisir car il fut toujours un excellent ami. Enfin, je me rappelle que cette nuit-là il me tint ce singulier discours :

- *Tous les chemins te sont ouverts. Tu es membre – complice diraient ceux de l'opposition qui ne voient pas la marche incessante des choses – d'une oligarchie qui prépare la grande république démocratique de demain comme Napoléon III prépara sans le savoir la vraie République Française. Tu es audacieux, brave, flexible, sans préoccupations, amoral. Tu peux*

ainsi aller très loin, et, ce qui est très vraisemblable, faire beaucoup de bien au pays, avec le plus parfait égoïsme ... Peut-être devrais-je être ton ennemi. Mais, comme tu es un exemplaire caractéristique de la race en formation, de la race des temps qui viennent, je suis ton ami, ton admirateur, et tu peux compter sur mon aide, comme peut y compter le parti auquel nous appartenons, malgré les nombreuses erreurs qu'il commet, parce que c'est un parti historique, un parti de transition marquée, qui réalise à peu près le rôle qui lui correspond. Les autres veulent rester trop en arrière ou aller trop en avant, alors que le nôtre évolue insensiblement et suffisamment pour conserver le pouvoir. Tu vois que je suis tolérant ... Cette tolérance qui peut paraître exagérée est une tendance plus forte que ma volonté, car mon instinct m'oblige à comprendre, et comprendre c'est plus que pardonner, c'est tolérer, c'est même collaborer, dans certains cas. Ce que je dis du

parti, je le dis de toi ... S'il n'y avait pas beaucoup d'hommes comme toi, notre pays serait autre chose mais ne serait plus ce qu'il est et n'arriverait pas à être ce qu'il sera. Vérité que tout le monde sait, me diras-tu, mais vérité que peu se donnent la peine de comprendre ! Avec un monde statique, on ne va nulle part, mais un monde dynamique peut conduire à d'incurables désordres, à l'anarchie qui engendre la tyrannie. Ce qu'il faut, c'est un monde qui sache avancer et s'arrêter à temps, opportuniste, comme toi. Il n'y a que l'inertie qui ne change pas, qui soit soumise à la stabilité qui semble s'imposer aux peuples qui rêvent d'être heureux, les peuples, qui selon le fameux dicton, n'ont pas d'histoire. Et un peuple inerte est un peuple mort. Veux-tu que nous buvions, Maurice, à ton orgueil, à ton insolente vitalité ?

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>